LE REVE.

CONTE INEDIT

Pas de froid, pas de neige. La nuit lunaire s'étend limpide sur l'immense solitude de la plaine. On dirait une nuit d'automne, fraîche, diaphane. Une rivière sinueuse, tantôt large, tantôt étroite, serpente sans bruit parmi les champs d'étreules, et disparaît en luisant à l'horizon. Y a-t-il des montagnes là-bas, après l'extrême splendeur de la rivière, la clarté vaporeuse de la lune? Non, il semble que la plaine est suspendue entre ciel et terre, que ses contours se dissipent dans le néant, et que la rivière va se jeter dans un océan de vapeurs bleutées, dans un vide lointain.

On est aux premières heures de la nuit. Le pasteur regarde paître son troupeau. Jaunes et noires au clair de la lune, les brebis vont mélancoliquement dans la plaine, cherchant l'herbe fraîche sous les buissons, le long des talus couverts de mousse; les clochettes se balancent et tintinnabulent au cou des brebis ensommeillées, et une étrange musique, monotone comme une cantilène, résonne, tremblante et argentine, animant et rendant, à la fois, plus accentué le silence de la campagne.

Le pasteur regarde, et des rêves sauvages lui passent dans les yeux:

Il est descendu de ses âpres montagnes, dont les froids pâturages, parfumés de thym et de menthe au printemps, sont maintenant couverts de neige portant les empreintes des loups en fuite et des moutons aux yeux langoureux.

Aux premiers jours de l'automne, le pasteur a quitté les hauts plateaux, et il est descendu dans la plaine avec son troupeau, ses chiens, son "sacco,"—long manteau d'étoffe grossière qu'il jette sur sa tête et noue sous son menton—avec son chevas, ses ustensiles de liège, ses cuillers d'ongles de brebis, et sa provision de pain d'orge qui durera tout l'hiver.

C'est un nomade, parfois aussi un brigand; et pourtant il a une famille nombreuse établie dans le village sous la plus haute cime des montagnes solennelles.

Et dans la pure nuit de Noël, il songe à sa famille lointaine, pendant qu'il regarde paître les brebis. Il revoit, par la pensée, la maison rustique où les siens passent le rude hiver; derrière les vapeurs lumineuses de la lune se dressent les crêtes argentées de la montagne, et dans les conques blanchies, habitées par le mouflon, brillent les lumières du petit pays. La maison du pasteur est au bout du village; elle est bâtie en pierre et en bois, et dans la vaste cuisine fume l'antique cheminée, et sur la dalle du foyer bout la grande marmite noire.

La maison du pasteur est abondamment pourvue: il y a du bois, du lard, des pommes de terre, des haricots. Les femmes ont travaillé toute l'année dans les jardins, à bêcher la terre et à l'arroser: elles ont récolté les châtaignes et les noix dans les bois dorés par le pâle soleil d'automne, elles ont arraché les pommes de terre et cueilli les haricots violets tigrés de noir.

La maison est bien approvisionnée, et la fille aînée, grasse et rouge dans son étroit costume de gros drap, est fiancée à un homme qui rentre chez lui beaucoup de laine et de froment.

Mais le "maggiore," c'est-à-dire le chef de la famille, est loin, et l'on ne passe pas gaiement Noël dans la maison au bout du village.

Et le maggiore, perdu dans la solitude de la plaine, pense à la maison et aspire au jour où il aura un domestique (car il n'est pas encore assez riche pour en avoir un), qui lui gardera ses troupeaux.

Ah! il ne sera plus obligé, alors, de se donner tant de peine pour sauver ses brebis. Que le domestique s'arrange, et gare à lui si une seule bête s'égare.

Quant à lui, le maître, étant devenu réellement riche, il restera assis au coin de la cheminée, soufflant le feu avec son bâton de sureau dont on a ôté la moelle, donnant de temps en temps un coup d'œil à la marmite, devisant avec les femmes et crachant dans la cendre.

Sa barbe sera blanche et longue; il sera gras et rouge. Son gendre viendra, et ils se mettront à chanter quelque chanson improvisée par eux, tout en buvant du vin ou de l'eau-de-vie.

Ah! ce sera la vraie vie heureuse, le rêve caressé dans ses longues nuits de nomade. Mais combien de temps faudra-t-il encore pour arriver à réaliser ce rêve! combien de Noëls encore à passer loin de sa famille, dans la désolation des nuits de la plaine!

N'y a-t-il pas moyen d'abréger ce dur chemin? Eh bien, si, il y en a un: il le connaît, il y a sérieusement pensé toute la journée. Ses petits yeux de porc brillent d'un éclat sauvage. Dans le pâturage voisin du sien, il y a un autre pasteur qui veut s'adonner au commerce; pour ce faire, il a vendu, la veille, presque tout son troupeau; dans quelque jours, il vendra le reste et s'en ira.

* * *

En ce moment, il est là-bas, derrière la ligne grise de la rivière, et il dort dans sa cabane, la tête appuyée sur une pierre, sous laquelle il y a une bourse de cuir contenant l'argent tiré de la vente de ses moutons.

Notre pasteur veut aller là-bas et s'emparer à tout prix de cette bourse.

Eh bien, oui, il ira. La nuit s'avance: les brebis rentrent l'une après l'autre dans le parc, et le tintement des clochettes s'éteint lentement.

Le pasteur s'assoit sur le seuil de sa cabane et réfléchit encore.

La lune descend sur le ciel limpide, la rivière coule toujours silencieuse, toute la plaine se tait.

Un seul point brille au delà de la rivière: c'est le feu du pasteur qui a vendu ses moutons. L'homme des montagnes regarde cet œil de feu et pense à la belle vie qu'il pourra mener dans un an, aux chansons, aux petits verres d'eau-de-vie et au domestique qui gardera ses brebis.

Oui, il ira. Il est temps d'en finir avec cette existence nomade, il est temps de vivre en famille et de passer Noël au pays.

Il ira; il y va: il marche silencieux, sans lâcher de traces, comme le renard; il regarde la rivière, il est près de la cabane, il en touche le seuil. Le pasteur dort, la tête appuyée sur une pierre; sous la pierre, il doit y avoir, il y a certainement la bourse. Notre pasteur a un moment d'hésitation et se dit:

—Pourra-t-on se douter que c'est moi! Mais quelles preuves aura-t-on? Je cacherai la bourse et je saurai bien m'y prendre.

En avant!

Et il entre, se penche sur le dormeur et le tue; puis il soulève la pierre.

Horreur! Sous la pierre, au lieu de la bourse, il y a un tas de vers blancs, hideux, qui grouillent sur la terre humide, et ils ont des petits yeux qui brillent d'une étrange lueur glauque, une lueur vive, animée, maligne.

L'homme pâlit, tremble, fouille toute la cabane; la bourse n'y est pas, son crime a été inutile. Alors il se sauve, fait à travers la plaine, et il a toujours la vision de ces vers blancs, grouillants, aux yeux glauques, malins.

Après avoir longtemps erré, il revient à sa cabane; son chien jaune hurle désespérément à la lune, en secouant sa chaîne. Qu'est-il arrivé?

Le pasteur court à la bergerie, et la bergerie est vide. Il écoute, mais le grand silence de la nuit n'est troublé que par les hurlements lugubres du chien. Une sueur froide lui mouille la nuque, d'horribles imprécations s'échappent de sa poitrine haletante. Il est ruiné! pendant son absence, des inconnus lui ont volé son troupeau, et ont disparu sans laisser de traces, comme le renard.

Poussant des cris de rage, le pasteur se jette dans le maquis, et il court, il court, explore la plaine en tous sens, cherchant l'endroit où les voleurs ont passé à gué la rivière.

C'est peut être ici; les joncs sont piétinés, l'eau peu profonde brille et reflète un ciel serein et une lune tremblotante.

Il s'élance dans l'eau, mais l'eau est plus profonde qu'elle n'en avait l'air: plus il va, plus il va, plus il enfonce; il en a jusqu'aux cuisses, jusqu'à la ceinture, jusqu'à la poitrine, jusqu'à la gorge. Ah! il est perdu, il se noie; ses yeux ne voient plus qu'une vaste étendue d'eau bouillonnante, parsemée de vers blancs, aux yeux glauques, luisants.

Il éprouva alors une terrible impression: il lui sembla être mort, ne pouvoir revenir sur la terre pour revoir sa famille, ses montagnes, son pays natal; il lui sembla que, pendant toute l'éternité, il devra rester, palpitant et conscient, dans la froide profondeur de ces eaux, parmi cette multitude de vers blancs, aux yeux glauques, luisants.

Saisi de désespoir, il veut marcher, il ne le peut pas; il veut crier, il ne le peut pas; il fait un violent effort et se réveille en frissonnant: il se retrouve assis le seuil de sa cabane, où il s'était endormi en pensant aller voler la bourse de son voisin.

Pendant quelques instants il frémit de la tête aux pieds, oppressé par cette horrible cauchemar.

Puis, lentement, il revient à la réalité.

* * *

Son troupeau dort dans le bergerie; là-bas, de l'autre côté de la rivière, le feu du pasteur tremble, rouge et tranquille. La lune descend dans la nuit sereine.

Le pasteur se lève, se secoue, et une nombre tristesse l'envahit. Il s'imagine avoir commis réellement le crime, et, accablé de remords, il a le pressentiment de choses douloureuses.

Que faire pour expier? Comment apaiser la colère de l'Enfant Jésus?

Eh bien, il confessera ce pasteur, son voisin, les épouvantables idées qu'il a eues et son rêve épouvantable; puis il égorgera trois brebis, et il en distribuera la chair aux pauvres du village le plus proche.

Le lendemain, le voisin vient voir son ami. Et l'ami lui raconte, en pâlissant un peu, son rêve épouvantable, mais il n'a pas le courage de lui avouer qu'il a pensé réellement à l'assassiner. Le voisin se met à rire, notre homme en fait autant, puis, au lieu de trois brebis (ce serait vraiment trop, a observé le voisin avec raison) ils en égorgent une pour la partager entre les pauvres qui ont été prévenus. Ceux-ci viennent de leur pays, se disputent les morceaux de viande, et disent en s'en retournant:

Quel brave homme que ce pasteur! Parce qu'il a rêvé qu'il assassinait un chrétien, il a égorgé un mouton et nous l'a donné à nous autres malheureux. Que le petit Jésus l'en récompense!

Et dans la cabane, les deux amis, qui ont gardé pour eux les meilleurs quartiers du mouton, font tourner devant le feu les broches en bois, et chantent des couplets qu'ils improvisent, en prenant pour sujet le fameux rêve, mais seulement le rêve.

GRAZIA DELEDDA.

(Traduit de l'italien par A. Lécuyer.)

LES PAROLES UTILES

CONTE INEDIT

Un auteur dramatique, Edouard Pailleron, je crois, a donné cette définition de l'amour:

—L'amour? De grands mots avant, de petits mots pendant, de gros mots après.

Je ne sais plus qui l'ayant citée dans la conversation l'autre soir, M. de Fosseuse, qui passe pour un bourreau des cœurs et qui encense de la tête toutes les fois qu'il est question de femmes comme si cet article lui était réservé, se crut aussitôt tenu de jouer au beau ténébreux, et fit de l'air le plus blasé, son petit Hamlet:

—Oui, des mots. Rien que des mots. Ce sont les mots qu'il faudrait supprimer.

Quelqu'un lui ayant demandé ce qui resterait, il répondit:

—L'essentiel.

—C'est-à-dire peu de chose, intervint M. Marlois. Les paroles, c'est la possibilité du mensonge. Nous ne saurions nous en passer. J'en ai fait l'expérience.

M. Marlois est ce peintre de paysages dont l'exposition, rue de Sèze, a été si remarquée cette année pour sa chaude lumière. Sur ses toiles la nature rit, chante, pleure comme un être vivant. Il n'a pas besoin de personnages pour animer ses bois, ses coins de prairie ou ses bords de rivière. On ne le voit à Paris que l'hiver, quand la campagne est emprisonnée—les tons gris ne sont pas sa manière—et à l'époque des Salons. Presque toujours en voyage, il paraît tenir pour rien les plaisirs de société. Dans le monde il écoute plus qu'il ne parle. Un éloge de la solitude n'eût de sa part surpris personne, et voici qu'il prenait la défense des bavardages amoureux, voire du mensonge. Il obtint un joli succès de curiosité, et, flairant une histoire, nous résolûmes de connaître cette fameuse expérience sur quoi il fondait sa conviction. Il ne se fit pas trop prier:

—J'ai rencontré une femme qui ne se servait de sa bouche que pour le baiser.

Les commentaires l'interrompirent:

—Quelle chance unique!

—L'exquise créature!

—Que de sottises épargnées!

—A moins qu'elle ne fût muette, tout simplement.

Marlois, un peu interloqué, s'arrêta. Nous le pressâmes:

—Racontez, racontez!

Et il raconta, non sans digressions.

* * *

—Il y a deux ans, j'étais allé peindre en Savoie. Je m'étais installé pour quelque temps au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne, dans la vallée d'Arve. Figurez-vous une plaine étroite entre des croupes de montagnes.....

—C'est l'habitude des vallées, fit agréablement remarquer M. de Fosseuse. Elles se fourrent toujours entre deux montagnes.

—Laissez-moi achever, je vous prie.... Des montagnes boisées, et par-dessus ce premier plan de verdure, les glaciers.

Il était à craindre que Marlois ne se perdît dans une description.

—Au fait, réclama quelqu'un.

Mais le peintre ne se hâta point:

—Cette vallée d'Arve a conservé ses traditions, ses usages, ses costumes, comme certains villages de Normandie et de la Tarentaise. Là, chaque vallée a ses coiffes. En Tarentaise, on les appelle des "frontières." Elles prennent la tête comme un léger casque en lamelles de cuivre. Les plus belles sont en lamelles d'or. Ce sont des bijoux de famille qu'on se transmet.

—Et—qu'alliez vous chercher dans cette vallée d'Arve?

—Des paysages, naturellement. Mais ces montagnes m'ensevelissaient. Avez-vous remarqué le petit nombre des peintres de montagnes? J'en ai portraicturé couvert un au musée de Grenoble, l'abbé Guétal. Les solitudes glacées, le plus transparent et pâle des lacs alpestres, son "Lac de l'Eychauda" en est l'expression si exacte que, devant ce tableau, on croit respirer un air froid et raréfié.... Le dimanche, à la sortie de la messe de Saint-Sorlin-d'Arve, on a l'occasion de voir les femmes et les jeunes filles dans les costumes du pays. Celui de Saint-Sorlin comporte une sorte de corset de couleur, une chemise molle et une cravate d'homme, un fichu sur les épaules et une coiffe blanche dont les côtés se rabattent comme des ailes qui se replient. C'est assez flatteur. Bientôt mon attention se précisa sur un objet unique. Des yeux noirs, une de ces peaux brunes, chaudes, qui semblent avoir emmagasiné du soleil, et des lèvres minces, serrées, comme cousues. Elle s'appelait Jeannette. J'appris son nom par la paysanne chez qui j'avais pris un logement. Le hasard me favorisait. J'habitais dans son voisinage, assez loin de Saint-Sorlin, un petit hameau isolée. Elle vint un jour me regarder travailler. Je l'interrogeai: elle riait et ne répondait pas. Et puis elle prit l'habitude de revenir, tantôt seule, tantôt avec des marmots. Mais je m'aperçus bientôt qu'elle ne regardait pas ma peinture. A la fin, agacé par son silence persistant, énervé par sa beauté rustique et saine qui sentait une bonne odeur de foin, je tentai de l'embrasser. Elle me repoussa d'une poigne solide. J'étais furieux:

M. de Fosseuse donna à entendre qu'il y avait à croire que pareille aventure n'aurait jamais pu lui advenir à lui-même.

Marlois continua:

—C'était tout ce pays dont je saisissais le charme sauvage, et qui m'échappait, comme il échappait à mon art. Je la toisai avec colère, et comme elle restait là, victorieuse, mais la tête basse, je ramassai mon bazar et fis mine de partir. Elle s'approcha timidement, me prit la main, et d'un mouvement rapide et inattendu se pencha pour l'embrasser. Je l'attirai à moi, elle ne résista pas. Je lui donnai des baisers; elle me les rendit. Quand je lui demandai l'explication d'un changement aussi brusque, elle ne me répondit pas. "Ne me parleras-tu jamais, petite fille?" Elle leva les épaules doucement comme pour répliquer: "A quoi bon!" et n'ouvrit pas la bouche. Mais je n'y attachai pas d'importance. J'avais d'elle mieux que des paroles. "Sans doute, pensai-je, elle ne parle que son patois, dont elle a honte tout bêtement." Nous nous donnions rendez-vous dans un petit bois. L'automne venait. Les feuilles commençaient de tomber et nous les amassions sur la mousse. Je tentai vainement, chaque fois, de lui arracher un mot. Ce fut pour moi bientôt une obsession. Ses caresses cessèrent de m'apporter du plaisir. Ses lèvres minces, ses lèvres cousues m'exaspéraient. Je voulais entendre le son de sa voix. Qu'elle fût naïve ou rude, peu m'importait, je voulais l'entendre. Ses mensonges, ses grossières reines même de langage, je les eusse préférés à ce silence. Enfin, n'obtenant rien malgré mes supplications ou mes colères, je cessai de venir à nos rendez-vous. Elle ne m'inspirait plus que de l'aversion. J'allais bientôt partir. Un jour de marché, à Saint-Sorlin-d'Arve, j'errais devant les boutiques de marchands forains. Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir Jeannette dont les lèvres s'agitaient! Je m'approchai en tapinois. "Elle parlait."

—Patois?

—Non, français. Les forains circulent, tiens-pour savoir, tous les patois. Elle parlait avec violence, avec facilité, avec volubilité. Elle parlait comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie. Elle discutait le prix d'une pièce d'étoffe. Quand elle m'aperçut, elle s'arrêta net, rougit et se tut. Je m'écartai. De loin, je la vis qui reprenait son discours. Je ne le lui pardonnai pas, et je partis sans la revoir.

—Eh bien! dit M. de Fosseuse, vous n'avez donc pas compris la leçon de sagesse qu'elle vous donnait?

—Quelle leçon?

—A quoi bon les paroles? Elles sont bonnes pour le commerce et les nécessités de la vie. Mais, dans l'amour, elles ne servent qu'à tromper.

—Elles servent à vous donner l'illusion. Et l'illusion, quand l'amour est il peut s'en passer?

LA MAIN

I

Le train rapide de Bordeaux-Paris venait d'entrer en gare d'Angoulême. L'arrêt n'était que de cinq minutes et les voyageurs pressés se hâtaient.

Aux portières, des étrangers jetaient un regard curieux sur le buffet illuminé, disant plaisir de la capitale charentaise, quand ils apercevaient, conduit par le chef de gare en personne, casquette basse, un groupe qui, longeant les wagons, cherchait une place.

Une demi-douzaine de bambins, un jeune homme et une jeune femme accompagnant un vieillard, à longue barbe blanche.

—Par ici, vous verrez bien!

—Non, plus loin!

—Voilà votre affaire! Un des bambins qui compartiment où il n'y a qu'une dame!

Et toute la nichée se bousculant, se précipita, s'accrochant au marchepied.

—Monsieur Davenel, fit le chef de gare, vous serez tranquille ici; les coins sont libres, ce qui est rare dans nos trains chargés de monde, à ces fins de vacances.

Les employés fermaient les portières. Il n'était que temps! Le vieillard venait de monter et, debout, tendant ses mains, répondait à mille questions, à cent recommandations de dernière heure:

—Votre foulard!

—Votre couverture!

—Vos journaux!

—Prenez garde aux courants d'air.

Baissez bien la glace!

Les plus petits se hissaient pour l'embrasser encore.

—A l'an prochain, n'est-ce pas?

—Oui! oui!... Si je suis encore de ce monde! Je suis si vieux!...

—Non, non, vous êtes encore très jeune, très alerte!...

Les cris se perdirent dans le coup de sifflet strident de la locomotive, et le train s'ébranla, au milieu du tapage des plaques tournantes.

II

M. Davenel allait s'installer, quand le conducteur, qui vait la gare d'Angoulême.

Une lampe, faiblement, éclairait le compartiment et sa lueur ne permit pas au vieillard de bien distinguer sa compagne de voyage, assise dans un coin opposé au sien et qui, la figure cachée sous une voilette épaisse, semblait somnoler.

Le jour revenu, il mit en ordre ses petites affaires, sa valise, sa couverture, ses journaux, ses livres, et, chaudement enveloppé, les pieds sur la bouillotte, regarda sa voisine.

Elle devait dormir car, entre ses mains gantées, un livre s'était refermé, inachevé; son voile lui cachait les traits, et M. Davenel vit seulement qu'elle avait, comme lui, les cheveux blancs.

Alors, fermant les yeux à son tour, il songea.

Reviendrait-il encore faire en Charente ce séjour annuel qu'il aimait tant?

A soixante-dix ans, il avait toute raison de redouter la mort: elle ne pouvait plus le prendre en traître!

Dans son année de travail, il n'avait songé, en dépit de l'âge, qu'à prendre, aux quelques semaines de repos excellent, au milieu des siens, dans un petit coin coquet de campagne fleurie, tous le choyaient, le cajolaient, le prônaient à qui mieux mieux, et il retournait à Paris reprendre sa tâche coutumière, reposé, ragaillardi.

Longtemps, M. Davenel avait parcouru le monde, habité les Indes, l'Amérique, entreprenant d'immenses travaux de canalisation et de chemins de fer. Cet ingénieur éminent, fils de ses œuvres, était devenu l'un des premiers constructeurs du monde.

Et la vie lui avait donné toutes les récompenses qu'il en pouvait attendre: les honneurs, la fortune.

Mais jamais il n'avait cessé de travailler; jamais il ne cesserait, disait-il, gardant son intelligence toujours aussi nette que aux premiers temps.

Pourquoi s'arrêter? pourquoi ne pas continuer la tâche commencée, jusqu'au jour où la mort le faucherait tout d'un coup, comme le vent abat les grands arbres séculaires, le long des routes?

Il n'avait pas de foyer.

Sa seule famille consistait dans ses neveux chez qui il allait passer chaque année la fin de l'été.

Aussi, malgré lui, se sentait-il, à cette heure de retour, l'âme triste, les pensées sombres.

III

A un moment, sa compagne de voyage bougea.

Instinctivement M. Davenel se leva pour fermer la glace restée entr'ouverte.

Une voix douce murmura:

—Je vous remercie, Monsieur.

Il se retourna—un mouvement brusque.

Cette voix n'était pas celui d'une inconnue.

Se trompait-il, reconnaissant il par une ressemblance?

Un peu hésitant, il répondit:

—Je vous en prie, Madame, vous laisse assez glacée?

Sa compagne, à son tour, eut un tressaillement. Elle tourna la tête de son côté.

Puis, le silence un instant interrompu, reconquis.

Mais dans l'ombre de ce wagon déjà obscur sous la nuit tombante, deux yeux s'observaient.

Soudain, sous une secousse, l'inconnue dérida sa voilette, découvrant son visage ridé par l'âge, mais fin, régulier encore, et révélant la triomphante beauté d'antan.

M. Davenel se leva vivement, très pâle.

—Louise!...

—Oui, moi!...

IV

Un roman était ébauché entre ces deux êtres en temps lointain,—un de ces délicieux romans d'amour qui commencent dans la joie et que la vie, impitoyable et sotte, brise soudain. Il y avait eu des fiançailles interrompues par de tristes questions de famille.

Tous les deux avaient eu un chagrin fou.

La jeune fille était tombée gravement malade, tandis que lui, désespéré, était parti au loin, à l'étranger. Et depuis,—depuis près de cinquante ans,—le silence.

Une oppression pesait sur le cœur de M. Davenel, tous ses souvenirs revivaient en lui, aussi nets qu'au premier jour, souvenirs charmants et douloureux, pour lesquels il avait transformé sa vie, brisé son bonheur, vécu en solitaire, dédaigneux d'autres joies du cœur.

Et il regardait avec une émotion indicible, cette femme qu'il avait tant aimée, une aïeule, maintenant, comme lui.

Il n'osait parler. Il aurait trop souffert d'apprendre quelle avait été sa vie depuis le grand fossé question lui faisait peur.

L'ignorance ne valait-elle pas mieux?

Elle non plus ne savait pas ce qu'il était devenu. Peut-être avait-elle, un instant, suivi sa carrière par les journaux, compris que cet homme en qui ses parents n'avaient pas eu foi, parce qu'il était pauvre, avait triomphé de la vie et rempli sa promesse d'être un jour quelqu'un.

Mais, sans doute, il s'était fait un foyer. N'y avait-il pas, tout à l'heure, à la gare, un jeune homme et une jeune femme et des tout petits qui l'embrassaient?

Quel changement depuis tant d'années! Cette barbe blanche, cette taille voûtée!

Ils s'étaient reconnus tout de suite, pourtant!

M. Davenel prit son courage.

—J'ai souhaité de tout mon cœur que vous fussiez heureuse!

—Moi aussi!

Il voulut parler davantage; sa bouche esquissa une phrase, tout bas, presque un souffle.

Ne pouvait-il, maintenant que le temps avait fait son œuvre, savoir ce qu'avait été l'existence de Louise, de qui elle était la femme, si elle avait eu des enfants, si elle était heureuse, si un autre avait su lui donner ce qu'il avait rêvé pour elle?

Ne serait-ce pas consolant de savoir qu'elle avait eu sa part de joie?

Un sifflet strident déchira l'air.

—C'est à Poitiers que je descends, fit la voyageuse, gravement.

—Déjà!

Elle baissa la tête.

Le cœur de M. Davenel se serra.

Quoi; elle allait le quitter, si tôt, sans qu'il ait eu le temps de lui rien dire, de lui demander....

Alors, il eut le désir fou, invincible de savoir à tout prix, fût-ce d'un mot, le sort de celle qu'il avait tant aimée.

Elle aussi, sans doute, eut la même pensée, car elle demanda:

—C'était votre fils, ce grand jeune homme qui vous conduisait à la gare?

—Non, fit-il tremblant. Je n'ai pas de fils. Je ne me suis jamais marié.

Celle qui avait été sa fiancée le regarda longuement, comme pour lui dire: merci.

Elle était trop émue pour parler.

Le train entrait en gare; la nuit était venue et des gens sur le quai s'empressaient déjà vers le wagon.

A son tour, il l'interrogea.

Mais elle, lentement, déganta sa main gauche et la lui tendit. Dans un éclair, une pensée traversa l'esprit de M. Davenel et il hésita:

La main gauche, c'était la main de la bague, de l'alliance avec un autre, le signe de l'oubli.

Ses yeux brouillés ne voyaient pas, et, se courbant à moi, il prit la main pâle, tout à coup, son visage s'illumina d'un sourire.

Elle ne portait pas d'alliance!

—

La portière s'ouvrit, une foule bruyante descendit entourée de gens qui lui faisaient fête. Plusieurs fois elle se retourna, puis se perdit dans la foule.

Et le vieillard reprit sa route.

Il pleurait, heureux comme au tout de ses fiançailles,—plus heureux encore peut être, car le geste de cette amie était un aveu d'amour, un aussi.

Tous les deux savaient qu'ils étaient, à cet instant, demeurés près de cinquante ans, fidèles à leur souvenir....

La Flèche, l'Aile et le Coeur.

Mon amie a tenu un pari et l'a gagné, hélas!

Un archer disait:

—De toutes les rapides des hirondelles, ma flèche est la plus rapide! En moins d'une seconde, elle va de l'arc au but, il n'existe rien au monde qui passe l'égaler en vitesse.

Mon amie eut un sourire de défi dain.

Une hirondelle disait:

—De toutes les prompts ailes, mon aile est la plus prompte! En beaucoup moins d'une seconde elle va d'un bout de la plaine à l'autre bout, sous le ciel il n'y a rien dont la célérité soit comparable à la sienne.

Mon amie haussa l'épaule et s'moquant:

—Quoi! dit l'archer, vous connaissez quelque chose de plus vite que ma flèche?

—Quoi! dit l'oiseau, vous connaissez quelque chose de plus prompt que mon aile?

—Oui!

—Non!

—Non!

Ils parièrent: jour fut pris pour l'épreuve.

Mais, bien avant que la flèche eût atteint le but, bien avant que l'aile eût frôlé l'herbe au lointain de la plaine, le cœur de mon amie s'était, de notre bonheur, enfui vers un autre amour d'où il s'envolait déjà!

LES ERUPTIONS DE L'ETNA.

M. Ricco, de Catane, à la séance de l'Académie des sciences résuma l'histoire des éruptions de l'Etna. On en compte en tout 133, dont 25 comprises entre 1750 et 1892.

Celles-ci ont été séparées par un intervalle moyen de six ans un mois; l'intervalle seul avait varié de deux mois à quatorze ans.

Mais, depuis la grande éruption de 1892, il s'est écoulé quinze ans sans que la lave ait apparu à nouveau, sinon au début de cette année, où ses reflets auraient parfois illuminé les grandes masses de fumée que le volcan commence à émettre.

Recettes et procédés.

Danger de la salive des chiens guéris de la rage.

Contrairement à l'opinion courante, qui tient pour mortelle toute atteinte de la rage, les chiens, aussi les animaux de laboratoire lapins et cobayes, guérissent parfois de la rage des rues comme de la rage expérimentale.

Toutefois, longtemps encore après leur guérison, la salive de ces animaux renfermerait le virus rabique qui pourrait ainsi être inoculé, non seulement par une morsure, mais par une caresse de ces animaux guéris.

Cette observation vient d'être faite par le docteur Remlinger, directeur de l'Institut Pasteur de Constantinople. Elle a pour corollaire obligé une modification à introduire dans la façon de décider l'urgence de l'administration du traitement antirabique.

On croit généralement que toute personne mordue par un chien suspect est à l'abri du danger, lorsque l'animal mordeur est encore vivant huit jours après l'accident.

Eh bien, la survie n'est pas un critérium absolu, si la rage est susceptible de guérison et si, de plus, un chien relevant du maladie, mais sain, peut être parfaitement dangereux.

Musicothérapie.

La musique guérit, paraît-il, nombreuse maladies. C'est ainsi qu'un médecin préconise la "Marche Nuptiale" de Mendelssohn pour cardiaques et les asthmatiques, les "Nocturnes", de Chopin, pour gens nerveux; des pièces de gaieté et des pas redoublés pour les débilités atteints de neurasthénie, etc. Les chefs d'orchestre n'ont plus qu'à composer des "programmes traitements" qui seront, par excellence, la cure agréable et dynamique, et.... la suppression douloureuse de la médecine.